

Cahiers de

L'humanisme libertaire

REVUE MENSUELLE D'ÉTUDES SOCIOLOGIQUES

Décembre 1967 — Nouvelle série - N° 139 — ABONNEMENT ANNUEL : 8 F — LE NUMERO : 0,70 F

AUBE NOUVELLE EN ESPAGNE LAMPIONS ET PROJECTEURS AUTOUR D'UN CINQUANTENAIRE

Roger HAGNAUER

Les étudiants d'Espagne sont entrés en lutte ouverte contre le franquisme. Cela couvrait depuis longtemps, mais il fallu passer par un lent processus où les revendications s'affirmèrent et se développèrent graduellement. Conditions de l'enseignement, liberté de la « catedra », droit syndical, résistance à l'uniformité imposée d'en haut, à la censure officielle, etc. Cela a démarré il y a déjà longtemps et s'est développé, avec des hauts et des bas, des avances et des reculs, comme il arrive forcément sous les régimes de dictature — à moins que la protestation y soit absolument impossible.

Il y a un an, devant l'apparition en force d'une opinion publique qui s'intensifiait chaque jour contre non pas telle ou telle mesure ou pratique du régime, mais contre le régime en soi, Franco, dont il est sot de nier l'habileté, prit différentes mesures législatives, organisa un référendum où les données des problèmes étaient faussées, et le mécanisme du vote truqué, puis rénova une partie de ce qu'on appelle le Parlement, nommant lui-même d'office le tiers des députés, naturellement triés sur le volet. La presse fut plus sévèrement contrôlée, les grèves ouvrières plus durement combattues.

Mais, à moins d'une extermination complète de l'adversaire, ce n'est pas ainsi que la question peut être résolue. Car le problème posé est maintenant un problème de régime. Une partie croissante, la partie dynamique de l'opinion publique exige un changement politique. Le séjour à l'étranger des armées de chômeurs espagnols qui durent passer la frontière pour aller gagner leur vie en Europe occidentale a mis des millions d'ouvriers et de paysans en contact avec la réalité des nations libérales qui, si elles ne sont pas des modèles de perfection, n'en offrent pas moins l'exemple d'une pratique de la liberté constitutionnelle, et d'un niveau de vie enviable pour ces émigrants.

Le séjour de millions et de millions de touristes en Espagne a permis de compléter cette information, de faire des comparaisons... Et plus encore que le bas niveau de vie, qui n'est pas entièrement imputable au régime, car il dépend aussi des ressources naturelles, c'est une question de dignité qui fait se réveiller, et peu à peu s'insurger la fière conscience espagnole. Les gens s'interrogent et demandent pourquoi ils doivent être à la queue des

(suite page 8)

En décembre 1939, Hitler adressait à Staline pour le 60^e anniversaire du czar rouge, ses chaleureuses félicitations et souhaitait un heureux avenir aux peuples de l'Union Soviétique amie. En 1949, pour le 70^e anniversaire de Staline, l'encens fumait au pied des autels. Jamais Hitler lui-même, jamais Napoléon ou Auguste ou un Pharaon n'avaient joui d'une telle apothéose.

Dans le New-York Herald du 29-12-49, Joseph et Stewart Alsop (souvent accusés de sympathies crypto-soviétiques) écrivaient qu'au cours des cérémonies de Moscou, le dictateur russe était traité comme une divinité : « *La Pravda* » donna le « la » avec cette simple manchette : *le créateur, la joie de la vie. Staline était décrit comme ayant atteint des hauteurs surhumaines desquelles il peut surveiller toute l'humanité et tout ce qui se produit sur la terre* ». Il est le chef bien-aimé de l'humanité progressive, le défenseur de la paix du monde, le libérateur de la science, de la culture, de l'art, etc... Staline est maintenant doté de trois des quatre attributs officiels de la divinité : l'omniscience, l'omnipotence et l'omniprésence ». Il ne lui manque que le quatrième : l'immortalité... ».

En France les thuriféraires... engagés s'enrouaient à élever leur voix jusqu'à la hauteur de résonance de ces chœurs... soviétiques. Tous... et pas seulement les politiciens, les aboyeurs et les fanatiques. Des écrivains, des poètes, des professeurs et des savants se vautrèrent dans l'idolâtrie, avec parfois une volupté masochiste. Sans être obligés politiquement à de tels avilissements, des intellectuels libéraux et... objectifs justifèrent implicitement cette hystérie monstrueuse par de doctes apologies... où les réserves mêmes renforçaient l'hommage. On voulait inclure le passif (des millions de morts, une terreur s'aggravant constamment)... dans un « clair-obscur » à la Rembrandt... où un intense rayon lumineux perce une zone ombreuse. Despotisme... oui, mais éclairé et éclairant... Un tyran... peut-être... mais un génie créateur qui réalise un bien éternel sous un mal passager. D'un pays barbare, féodal, Staline a fait la plus puissante nation industrielle... d'un peuple ignorant, inculte, analphabète, Staline a fait une magnifique pépinière de savants et d'ingénieurs... Grâce à lui le nazisme a été détruit, des peuples asservis d'Europe centrale et balkanique ont

été libérés. Et dans la revue du Syndicat national des Instituteurs, un respectable inspecteur d'Académie, attribuait à Staline toute la gloire des travaux et des découvertes de Pavlov qui mourut en 1936 à l'âge de 87 ans, mais qui avait obtenu le Prix Nobel... en 1904.

A la mort de Staline, en 1953, l'apologie atteignit des sommets où elle plafonna. Si « Aragon » que l'on soit, on ne peut dépasser le paroxysme ou descendre au-dessous du plancher où l'on se tient à plat ventre. Ces gens manquèrent-ils de bon sens et de lucidité ? Ne savaient-ils pas que l'immortalité est l'attribut essentiel de la Divinité, que la mort détruit l'omniprésence, donc l'omnipotence, puis l'omniscience ? Je crois qu'ils ont prévu l'ordinaire, banal... Le sommeil du Dieu mort « dans un linceul de pourpre ». C'est avec soulagement qu'ils ont espéré le silence sur ce qu'ils avaient glorifié avec une docilité scandaleuse. Ils n'attendaient pas cette révision totale des valeurs consacrées. Trois ans après la mort de Staline, Khrouchchev dressa contre le stalinisme un réquisitoire qui accentua les accusations les plus violentes formulées par les plus virulents opposants. Quatre ans après, la dépouille du tyran était éjectée du Panthéon soviétique.

Et plus encore que celui de Néron, son nom paraîtra « dans les races futures — au plus cruel tyran la plus cruelle injure ! ».

Nos apologistes indécents du faux dieu qui pourrit dans la fosse commune, vont-ils nous émouvoir par leur repentir, leur remords, leur humilité et leur retraite définitive ? Bien au contraire. Ils sont plus superbes que jamais. Et leur magistrature intellectuelle n'est pas altérée. Ils jugent, commentent, décident sur le ton de la certitude. Leur impudence les garantit contre les allusions rétrospectives à un passé révolu. Il suffit d'éliminer le facteur Staline de leur équation, ce qui leur permet de simplifier les deux membres de celle-ci. D'un côté on enlève Staline... de l'autre le passif sanglant et volumineux. Il reste les seuls facteurs positifs ; et l'opération de déstalinisation justifie la confiance en un régime capable d'une telle épuration...

La Télévision (2^e chaîne) nous offrit, le 24 novembre, une émission placée sous le signe du Cinquantenaire d'Octobre 1917. D'abord



la projection d'un film d'Eisenstein sur les journées décisives de Petrograd où des images d'une valeur technique indiscutable illustraient un scénario de propagande aussi grossière que mensongère. Grand artiste, Eisenstein a donné de multiples preuves d'une révoltante servilité. Mais un débat suivit la projection du film. Ce fut pour nous la confirmation de ce que nous affirmions ci-dessus. Les défenseurs du régime soviétique usèrent et abusèrent de cette élimination parallèle de la monstruosité de Staline (de Staline lui-même) et des tragiques et abominables exactions qui marquèrent un demi-siècle d'histoire russe. Il fallait démontrer que la balance entre les progrès réalisés et les sacrifices subis laissait un bilan favorable et un énorme solde excédentaire. On imagine quelles seraient les réactions de l'opinion française si les néo-hitlériens en Allemagne formulaient, selon les mêmes normes, une appréciation positive du nazisme. Mais l'un des deux post-staliniens de service, M. Jean-Paul Ollivier, s'est expliqué largement dans *le Monde* du 2-12-67. A propos de la condamnation récente de Daniel et Siniavski, que nul (sauf les journalistes... en uniforme et en livrée de l'*Humanité*), n'a osé justifier ici... pas même Aragon — il a rapporté l'opinion « impartiale » (sic) de l'Ambassade de France : « la loi soviétique interdit à un écrivain soviétique de dire du mal de son pays à l'étranger » Bien sûr, ce n'était pas là sa conviction personnelle. Il est journaliste d'information, non d'opinion. Il nous transmet donc simplement une... information aussi incontestable que celle-ci : « *La Russie soviétique a établi un régime socialiste et vise à une société communiste* ». Pour ce nouveau passage, toujours de l'information — « deux choses sont nécessaires : une abondance de biens fantastique — et aussi l'éducation de cette masse à ce passage et le Comité Central s'en préoccupe beaucoup... ». Aussi les « frondeurs » sont-ils gênants... Donc, Daniel et Siniavski ont été condamnés « *sévèrement, trop sévèrement, mais légitimement* ».

Dans les *Cahiers* d'avril-mai 1967 nous avons posé la question du « socialisme » du régime soviétique. Nous n'avons pas l'hypocrisie de dissimuler notre opinion sous une fausse objectivité. Mais notre information valait celle de M. J.-P. Ollivier. Rappeler, avec Lénine, que l'industrialisation de la Russie était fortement avancée avant 1914, que les savants russes sous le tzar avaient déjà engagé de lumineuses et fructueuses entreprises, que, outre des initiatives locales d'une grande portée, l'intelligentsia libérale, socialiste, nihiliste même se consacrait à un prodigieux effort d'éducation populaire (cf. témoignage de Pierre Kropotkine)... est-ce opinion ou... information ? Constaté qu'au bout de cinquante années de... socialisme, il n'y a en URSS ni liberté d'opinion, ni liberté d'organisation et de grève ouvrières... n'est-ce pas la dénonciation implicite de la plus lourde faillite de l'Histoire ? (1)

Mais il faut rendre hommage au machiavélisme du metteur en scène, probablement inspiré en ces lieux olympiens où l'on prépare le renversement des alliances. En face des apologistes soviétiques, la contradiction était assurée par des nostalgiques du passé impérial, un Kérénsky dont les dernières confidences témoignent d'une obstination sénile, des démocrates assez peu convaincus de la capacité

politique du peuple russe et regrettant que l'on n'ait pas poursuivi en 1917, des actions militaires, dont tous les historiens sérieux ont reconnu la criminelle absurdité. Quelques jours plus tard, nous avons heureusement vu et entendu nos amis Pierre Pascal et Marcel Body... Mais l'effet de ce débat frauduleusement orienté demeure dans l'esprit d'un public facilement convaincu que ce qui est fort doit être juste, et que c'est folie que contester le droit et la légitimité d'un Pouvoir disposant d'un armement classique et nucléaire *au moins* aussi dense et efficace que celui des U.S.A.

On se soulage facilement avec la référence à la Révolution française et la fameuse formule de Clemenceau sur « la Révolution est un bloc ». Malheureusement ce ne fut qu'une boutade polémique, sans aucune valeur historique. Dès la fin de la Constituante, on pouvait distinguer des tendances nettement antagonistes. Le groupe des Jacobins autour de Robespierre a persisté dans son unité de 1791 au thermidor de 1794. La dictature du Comité du Salut public, par sa brièveté même (1 an et 82 jours exactement) prouva son caractère exceptionnel. Rien de comparable avec un régime qui s'est instauré par la Terreur, s'est consolidé par les épurations et le totalitarisme. Cinquante ans après 1789, la France se tenait entre deux autres révolutions. Or l'évolution technique, sociale et économique est beaucoup plus rapide en notre temps qu'au siècle dernier. On n'a donc pas plus le droit de justifier 1967 par 1917, que 1917 par 1967, ni la puissance actuelle de l'U.R.S.S. par la révolution d'octobre, ou la révolution d'octobre par la puissance actuelle de l'U.R.S.S.. Chaque étape dépend évidemment du processus antérieur, mais sans en être la conséquence nécessaire et appelle une définition exclusive et une description localisée.

Si la critique historique pouvait intervenir avec une suffisante et impartiale probité scientifique, elle se consacrerait, pour notre édification, à l'étude profonde et minutieuse des « transitions » entre les étapes marquées par des tournants décisifs. Ainsi parmi les plus importantes : celle de Lénine à Staline, celle de la « déstalinisation », de Krouchtchev à Brejnev.

**

Mais il y aurait aussi quelque intérêt à suivre la filiation de la Conférence Internationale de Zimmerwald (en septembre 1915) à la Révolution d'octobre en 1917. D'abord parce que les deux principaux artisans d'octobre, Lénine et Trotsky, jouèrent un rôle actif à Zimmerwald. Aussi parce que c'est là que Lénine opposa explicitement (malgré son ralliement final à une résolution unanime) sa thèse du défaitisme révolutionnaire, du devoir de *transformer la guerre impérialiste en guerre civile, de la nécessité d'une rupture définitive avec la Deuxième Internationale*. Enfin, parce qu'en Europe les éléments zimmerwaldiens furent unanimes à saluer Octobre, non comme déclenchement de la Révolution mondiale, mais comme volonté de paix immédiate.

**

Jusqu'à février 1917, Lénine n'était nullement convaincu que la grande aventure commencerait à Moscou. De février 1917 à 1921, il maintient sa « prospective » essentielle : on

peut prendre le Pouvoir en Russie, mais à la condition que cela soit *exclusivement* une position d'avant-garde, en attendant les nécessaires révolutions occidentales, surtout celle de l'Allemagne, nation où sont réalisées les *conditions matérielles pour l'édification du socialisme*. Ce qui explique la fondation et la politique de l'*Internationale Communiste*, les mots d'ordre intransigeants, impératifs, irréversibles des deux premiers congrès. Ce qui éclaire aussi la première grande scission dans le groupement zimmerwaldien. Sans doute, la majorité du Parti Socialiste italien, la majorité des socialistes indépendants d'Allemagne n'étaient-ils pas résignés à la scission internationale. Sans doute le pacifisme indiscutable d'éminents socialistes russe comme Martov et Angelica Balabanova (présents aussi à Zimmerwald), l'adhésion à Octobre de socialistes révolutionnaires représentés par l'héroïque Marie Spiridanova, s'opposèrent en 1917 et en 1918 au monopole bolchevik et furent perturbés par le diktat de l'Etat major allemand dont la paix séparée de Brest-Litovsk consacra l'acceptation passive. Mais la grande Rosa Luxembourg — résistante à la guerre de 1914 et animatrice, avec Karl Liebknecht, du groupe « Spartacus » — quelque temps avant son assassinat après les journées de Berlin en 1919, avait formulé des objections fondamentales au coup de force bolchevik et à l'instauration de la dictature du parti de Lénine.

**

Cependant, c'est surtout la transition de Lénine à Staline qui appelle la plus édifiante des études et des controverses. Y-a-t-il de l'un à l'autre *filiation* ou *usurpation* ? La réponse ne tient pas dans l'analyse biographique et psychologique des deux personnalités. Non que celle-ci soit inutile. Que l'on professe un déterminisme absolu, ou que l'on accorde une valeur autonome et une action efficace à la volonté humaine, les hommes qui se hissent aux carrefours de l'Histoire personnifient des forces qui les dépassent ou qu'ils orientent. Dans les deux cas le phénomène individuel n'est pas négligeable. On peut sans doute s'en tenir à des schémas approximatifs, tels qu'ils sont proposés par les deux rédacteurs les plus... « féconds » de la *Révolution prolétarienne* d'aujourd'hui. Robert Louzon répétait encore, en avril 1956, que si l'on peut admettre la « *folie de la persécution* » chez Staline, il faut se persuader que « *malgré sa logomachie sois-disant marxiste, la Russie est demeurée plus que jamais un Etat oriental dont le régime politique n'est autre que celui du despotisme des camarillas et de l'assassinat* ». Staline fut donc tout simplement un despote oriental. Curieuse affirmation sous la plume d'un partisan irréductible du socialisme proche-oriental ou en Albanie sous la ligue arabe et « extrême-oriental » de Mao Tsé-Toung. Maurice Lime s'en tenant à un autre slogan, interprétait Lénine et Trotsky comme les représentants de la caste... « *technocratique* » (2). C'est théoriser dans l'abstrait. Un technicien n'est pas un technocrate (la technocratie ne se conçoit que lorsque la technique la plus évoluée et la plus perfectionnée conditionne l'entrée dans l'ère des « managers » et des « organisateurs »). Et les bolcheviks ne se révélèrent que comme des... techniciens de la prise du Pouvoir. De 1917 à 1921, si la technocratie avait pu s'imposer en Russie (ce qui

DE DROITE A GAUCHE

Jean-René MOYSIN

Y-A-T-IL DES PRINCIPES POLITIQUES INDISCUTABLES ?

J'aime beaucoup lire Maurice Clavel. Grâce à son style à la fois lyrique et percutant, il pénètre dans mon petit panthéon personnel des journalistes contemporains, aux côtés de Pierre Boutang, François Mauriac et Morvan Lebesque, littérairement parlant, bien sûr, car admirer l'écrivain ne signifie nullement adopter les idées qu'il exprime. Ainsi, j'ai sursauté en découvrant dans une de ses chroniques de télévision qui sont un des charmes du « *Nouvel Observateur* » ces quelques lignes inspirées par un film tiré des *Chouans* de Balzac. « *Il est des points absolus, liberté, patrie, existence même du peuple, qu'il ne faut absolument pas discuter. Commencez à discuter, vous êtes perdu, car les raisons vont à l'infini, à l'absurde (...). Il n'y a pas de traître sublime et on ne redresse pas Rome de chez les Volsques* ». (12 juillet 1967).

Au contraire, s'il est des notions exigeant réflexion et discussion, je pense tout d'abord à celles que désignent ces mots clefs, en raison même de leur ambiguïté. A-t-on vu des Etats, des mouvements politiques, aussi bien dans le monde capitaliste que dans le monde dit communiste, ne pas agir au nom de la liberté ? On se bat partout sous sa bannière. Un de Gaulle, un Johnson, un Mao Tsé-toung, un paysan indien et un ouvrier de Harlem en ont tous une conception différente. Il faut donc donner à ce terme un contenu réel et suffisamment précis pour qu'il n'autorise ni les attitudes dictatoriales ni les comportements antisociaux, car la liberté ne peut être absolue. Dans une société où chacun aurait la liberté d'aller jusqu'à tuer son voisin, tout le monde perdrait finalement la liberté de vivre en sécurité et en paix. La patrie, elle, a bien du sang à son actif et nous lui devons la plupart des guerres de notre histoire. Jusqu'où doit aller l'amour de la patrie ? Devons-nous accepter de massacrer des populations entières pour satisfaire ceux qui règnent aujourd'hui sur la terre de nos

était évidemment impossible) il lui aurait fallu d'abord liquider les « révolutionnaires professionnels »... libérés par définition de toute compétence technique. Il n'est d'ailleurs pas établi que le peuple russe aurait perdu au changement.

(à suivre)

(1) Nous avons déjà dit que les avantages accordés à la classe ouvrière soviétique ne dépassaient jamais (même dans le cas le plus favorable) ceux conquis par la classe ouvrière occidentale. Faut-il rappeler aussi que c'est en 1956 que l'on a décidé la gratuité des études secondaires, dont on bénéficie en France depuis plus de 35 ans ?

(2) Intervention au cours de la réunion de la Ligue des Syndicalistes du 25 novembre 1967.

pères ? Parce que nous aimons notre famille, devons-nous ne voir qu'elle, ignorer les autres foyers, voire les haïr ? Quant aux traîtres, ce sont ceux d'en face, surtout lorsqu'il sont vaincus. En son âme et conscience un Robert Brasillach se sentait-il traître ? Je ne le crois pas, et sans doute pensait-il sincèrement avoir adopté la meilleure voie pour défendre son pays.

DROITS ET DEVOIRS DES ISRAËLIENS

Lors du conflit qui ensanglanta récemment le Moyen-Orient et dont la dernière page, hélas, n'est pas encore tournée, nous avons vu tous les adversaires brandir les drapeaux de la liberté, du patriotisme et du droit des peuples. Pourtant, après étude des éléments de ce conflit, après réflexion sur le comportement des antagonistes, après un effort de raison pour éviter de porter un jugement passionnel, nous ne pouvons que constater une réalité : la haine raciste et la volonté d'extermination qui caractérisent l'attitude du camp arabe. C'est pourquoi j'ai souhaité comme tant d'autres la victoire du petit pays. Cela ne signifie nullement que le sionisme satisfasse mon idéal. La terre est déjà suffisamment divisée, les nations pullulent, avec leurs casernes, leurs frontières et leur chauvinisme, et je ne vois pas la nécessité de morceler encore davantage la patrie humaine, mais un nouvel Etat ayant été créé pour abriter un peuple victime de terribles persécutions, il ne saurait maintenant être question de refuser aux citoyens de cet Etat l'existence libre qu'ils ont bien méritée. Dans le numéro de juillet de « *la Raison* », publication mensuelle de la Libre pensée, Guy Fau s'interroge sur les droits des Juifs sur la Palestine, et je suis d'accord avec ses conclusions : « *Les droits des Juifs sur la Palestine remontent à 1948, et non à Salomon ou aux Macchabées. Personne ne songerait à aller chercher à plus de 2 000 ans dans le passé la justification d'un droit actuel d'occupation pour une autre terre (...). Mais ce pays qu'on leur a donné alors les Israéliens l'ont incontestablement gagné et mérité : ils ont pris un désert, ils en ont fait le pays le plus moderne du Moyen-Orient. C'est par leur labeur, pour la richesse qu'ils y ont créée avec leurs bras, leur intelligence et l'aide qui leur fut donnée, que les Israéliens ont légitimé leur possession* ».

Mais, on ne le répétera jamais assez, si chacun a des droits, chacun a également des devoirs. Les Israéliens doivent lutter chez eux contre un racisme anti-arabe qui peut les guetter. Ils doivent aménager un statut particulier pour ce centre religieux qu'est la ville de Jérusalem, et se montrer tolérants et compréhensifs.

LE RACISME, FLEAU DEMENTIEL

Aucune paix véritable et durable ne pourra régner tant qu'un quelconque racisme apparaîtra, auquel répondra quasi inévitablement un autre racisme. Et ce fléau n'est pas mort. L'antisémitisme lui-même se manifeste toujours, non seulement au Moyen-Orient, mais aussi en Europe, et, plus encore, parmi les défenseurs de la cause israélienne. Ainsi, nous avons vu récemment le monarchiste Xavier Vallat, qui fut pendant l'occupation commissaire général aux questions juives, s'affirmer pro-israélien, car, éloignés de notre sol, disait-il, les Juifs ne peuvent plus s'infiltrer partout dans nos affaires et se comporter en envahisseurs s'installant aux postes de commande. J'ai sous les yeux le numéro de juin d'une publication mensuelle éditée en Belgique. Elle s'intitule « *L'Europe réelle* » et porte en sous-titre : « *Périodique de combat pour un nouvel ordre européen - Défense de la race - Justice sociale - Indépendance européenne* », et l'on voit tout de suite le programme national-socialiste qui l'inspire. Ses quatre pages ne sont pas indignes du « *Mein Kampf* » hitlérien ou de « *la Libre parole* » de Drumont. On y lit par exemple : « *Il n'y a que nous, pauvres esclaves dévirilisés de la Très Sainte Juiverie Internationale, de l'Occident judéo-chrétien franc-maçon pour servir encore et toujours de piétaille, comme en 1939 à tous les LAZARE, à tous les ROTHSCCHILD et à tous les JUDAS de la terre (...). Européens qui dormez, alors que nous criions dans le désert, vous qui refusez de vous battre pour libérer la Patrie européenne des sangsues qui la vident, allez-vous mourir pour Israël ?* ».

Pourquoi de telles citations dans notre revue, direz-vous ? Parce qu'il est bon de désigner le mal, parce qu'il est dangereux de s'endormir sur ses lauriers en s'imaginant qu'on l'a tué avec le III^e Reich. Certes, l'audience du « *Nouvel ordre européen* » est sans doute très faible, mais il existe chez de nombreuses personnes un racisme latent (dirigé contre les Juifs, contre les Arabes, contre les Noirs, contre les étrangers) dont il faut empêcher l'écllosion et préserver les jeunes en leur montrant la stupidité et les conséquences tragiques d'une telle attitude.

OU SONT LES BARBARES ?

Nous rêvons tous d'un monde juste et fraternel, et certains, prenant pour des réalités leurs louables désirs, parlent de barbarie uniquement au passé. Pourtant, les actualités nous en donnent trop souvent des exemples en nous montrant des signes de régression. Morvan Lebesque, dans « *le Canard Enchaîné* » du 5 juillet, parlait ainsi à propos de l'enlèvement de Moïse Tschombé. Je le sais : il ne manquera pas de « bons » Français pour rétorquer que ce sont là des histoires de nègres et d'Arabes,

EXEMPLES A SUIVRE

que ces peuples congolais et algérien ne sont pas civilisés et qu'ils ne sauraient être question de comparer leurs procédés aux nôtres. Malheureusement, l'histoire prouve que la barbarie est de tous les lieux et de tous les temps. Nous en sommes aux enlèvements. Je ne parlerai pas du sort réservé au duc d'Enghien, mais d'événements beaucoup plus récents. Oublie-t-on la capture de Ben Bella ? Des policiers français ne seraient-ils pas mêlés à l'affaire Ben Barka ? L'arrestation à Dakar d'un Curutchet pourtant bénéficiaire d'un sauf-conduit, et le rapt à Munich de l'ex-colonel Argoud sont-ils des phénomènes africains ? Malheureusement pour nos purs Occidentaux, il y a des mœurs qui ne sont pas particuliers au Tiers-Monde.

Écoutons Morvan Lebesque : « *Barbarie ? — Je maintiens le mot. — Et Eichman ? — C'est avouons-le, un cas limite ; fallait-il laisser impuni le responsable des millions de morts ? Et pourtant, des Israéliens n'ont écrit leur gêne devant cet enlèvement ; le châtement leur paraissait juste, la méthode leur répugnait. Je salue ces hommes lucides : toute civilisation se juge, non à ses fins toujours obscures, mais aux moyens qu'elle emploie.* »

Il n'est pas vrai que la fin justifie les moyens. Si l'on veut édifier une société d'hommes libres et égaux, ce n'est pas en utilisant les méthodes des régimes totalitaires que nous y parviendrons. Si nous condamnons les procédés de l'adversaire, n'agissons pas comme lui, même pour le combattre. Montrons-nous fermes, résolus à lui résister, mais meilleurs que lui. A la haine destructive, opposons la compréhension, la fraternité et la solidarité.

POLITIQUE ET SYNDICALISME

Il faut réintroduire partout le respect de l'Homme, et je n'ignore pas qu'il est plus aisé de le dire que de le faire, car il est difficile d'agir en ce sens sur les jeunes quand tous les parents n'ont pas cette préoccupation essentielle. Le rôle de l'éducation est en effet primordial, mais il faudrait que les éducateurs, pères et mères de famille autant qu'enseignants, aient la volonté de repenser leurs méthodes. Il faudrait que les associations d'étudiants et de parents d'élèves, que les syndicats d'enseignants entreprennent une vaste action de rénovation sociale et morale. Malheureusement, la politique — au pire sens du terme — s'empare de ces groupements.

Ainsi nous venons de voir le S.N.E.S. (Syndicat National de l'Enseignement Secondaire) tomber aux mains de la tendance cégétiste mal camouflée sous la dénomination d'« Unité et Action ». Les actions générales seront donc freinées tandis que les revendications catégorielles seront multipliées, à la plus grande joie de nos professeurs, car, R. Guilloché a raison de le dire (« *Révolution Proletarienne* », Juillet-

Nous avons publié, dans notre avant-dernier numéro, et dans ces mêmes colonnes, un article de notre camarade Julien Maillet, sur les réalisations de coopération industrielle qu'une poignée d'hommes doublés d'organisateur ont réussi en Guipuzcoa, dans le Pays basque espagnol. Certes, il ne s'agit pas encore d'application intégrale de l'égalité économique, puisque l'échelle des salaires va de 1 à 3. Mais nous savons qu'en France aussi, et tant que nous serons en régime capitaliste, les réalisations communautaires, si elles veulent disposer d'un personnel directeur indispensable, ne pourront éviter certaines disparités. Dans les entreprises industrielles capitalistes françaises ces disparités vont de 1 à 7 et elles atteignent de 1 à 22 en U.R.S.S. au temps de Staline, sans compter de grands avantages sociaux pour la hiérarchie, ce qui explique que tant de « cadres » soient « communistes » ou communistants.

Malgré ces inconvénients auxquels nous savons bien qu'on ne peut remédier intégralement du jour au lendemain, et qu'on ne le pourrait même immédiatement après une prise de possession d'usine, il est déjà magnifique qu'une entreprise comme celle de Mondragon puisse avoir été mise sur pied et aller si loin du capitalisme.

Or, cette réalisation n'est pas la seule, dans l'Espagne franquiste actuelle. Depuis quelques années, des milliers de coopératives paysannes de consommation et un nombre que nous ignorons de coopératives de production sont nées à travers le pays, et constituent un mouvement qui étonne par son importance et son esprit. Certes, il ne manque pas dans telle ou telle localité d'infiltrations de propriétaires locaux et même de certains « caciques » débrouillards. Il n'empêche qu'une création économique-sociale qui souvent réalise à cinquante pour cent ce qu'avaient fait les collectivités agraires libertaires en 1936-1937 est apparue, et montre sa vitalité.

août), c'est dans la mentalité de ces derniers qu'il faut découvrir la cause profonde de la victoire communiste : « *Ceux-ci — et ils ne sont pas les seuls — font mal la distinction entre la lutte politique parlementaire et l'action syndicale. Syndiqués corporatistes, très attachés à la défense de leur situation, de leurs avantages hiérarchiques, ils ne sont pas en général syndicalistes. Dans les récentes élections législatives, ils ont été entraînés par le courant « d'unité de la gauche », ils ont voté sans doute, au premier ou au deuxième tour, pour un candidat communiste. Ils ne voient pas pourquoi ils ne prolongeraient pas cette unité dans l'action syndicale. Pour eux, ce n'est pas différent.* »

Dans ces conditions, peut-on parler encore de syndicalisme ? Si un syndicat se transforme en organisation de défense d'une catégorie privilégiée favorable à une nette hiérarchisation, peut-on toujours parler de syndicat ? Au S.N.E.S., comme ailleurs, hélas ! on est loin de la Charte d'Amiens.

Nous savons que les conditions naturelles de l'économie espagnole facilitent ces initiatives, mais cela n'explique pas tout. L'esprit et la volonté des hommes sont des facteurs de premier plan.

Enfin, l'exemple des moyens de transport urbains de la ville de Valence peut aussi nous donner à réfléchir. La compagnie privée ayant décidé de se dissoudre, les travailleurs par elle employés décidèrent de se constituer en coopérative d'exploitation. Les garanties qu'ils offraient et le besoin de transports collectifs firent que le régime lui-même facilita une avance de fonds indispensable. Et jusqu'à maintenant, que nous sachions, les tramways de Valence, organisés comme l'étaient ceux de Barcelone pendant la révolution espagnole sont aux mains des travailleurs.

Dans son article, Julien Maillet parlait de « réalisation exemplaire ». Nous pouvons parler « d'exemple à suivre ». Car, comme dans tant d'autres cas, la qualité morale, la force de volonté, le sérieux, et le sens d'organisation des hommes sont les facteurs essentiels. Loin de nous l'intention de nier la valeur des circonstances, mais on admettra qu'elles ne sont pas plus favorables en France, ou dans d'autres pays que dans l'Espagne franquiste. Le mal est que dans ces pays on s'est, le plus souvent, embourgeoisé, et qu'on est incapable de l'effort et du sacrifice qu'exigent certains démarrages. Incapables aussi d'épauler des tentatives constructives qui, isolées, sont condamnées à l'échec.

Nous avons posé bien souvent le problème des méthodes de transformation sociale. Avec nous, la plupart de ceux qui préconisent la socialisation véritable ne croient plus aux possibilités d'une révolution armée. Le problème des moyens de transformation se pose donc.

Un mouvement ayant un esprit constructif devrait élaborer une stratégie nouvelle dont les quelques communautés existant en France pourraient être des jalons.

Les exemples qui nous viennent d'Espagne nous montrent le chemin. Répétons que les circonstances ne sont pas plus défavorables ici qu'outre-Pyrénées, où la qualité des hommes est arrivée à imposer le respect même de l'adversaire (dans certaines provinces, comme en Navarre, ce sont les catholiques qui prennent ce genre d'initiative).

Ne croyez-vous pas qu'il y a là de quoi méditer, et de quoi s'inspirer ?

(suite de la page 6)

(suite de l'article de M. Laguionie)

Nos reporters n'ont pas eu, non plus, un mot pour les militants révolutionnaires non-communistes qui souffrent dans les prisons cubaines. Et il se trouvera sans doute, en France, des esprits « progressistes » pour crier au génie, pour appeler de leurs vœux une semblable « révolution » alors que l'opposition la plus importante et la plus héroïque à ce régime, provient des petites gens, des ouvriers et des paysans, dont beaucoup essaient chaque jour, sur des embarcations de fortune, de franchir les cent kilomètres qui les séparent des côtes de Floride, fuyant leur pays devenu sous la dictature castro-communiste, une véritable île concentrationnaire.

DRAPEAU ROUGE (1)

« Les jeunes sont majeurs quand ils gazouillent comme les vieux ; on les pousse dans les écoles pour qu'ils apprennent les vieux refrains. » Quand j'étais un petit écolier, aux alentours de 1910, j'ignorais ce propos de Stirner, mais le samedi après-midi, je chantais avec mes camarades :

Les connais-tu les trois couleurs ;

Les trois couleurs de France...

ou encore :

Flotte petit drapeau,

Flotte, flotte bien haut !

Ces séances musicales ont certainement contribué, avant même d'être « majeur », à me dégoûter des drapeaux. Pour être plus précis, je n'aime ni ne hais les drapeaux : ils me sont indifférents. Nous sommes déjà possédés par tant de fantômes, pour parler comme Stirner, qu'il est bien inutile de créer de nouveaux fétiches ou de conférer à des morceaux d'étoffe et à des bouts de métal un caractère sacré. Il est ridicule de saluer un drapeau, et il est non moins ridicule de le planter dans le fumier ou de le brûler solennellement ; ces gestes en apparence contradictoires procèdent du même état d'esprit et, sous une forme positive ou négative, sont une reconnaissance de la religion du drapeau.

Malgré mon indifférence à l'égard des drapeaux rouges, noirs ou tricolores, j'ai ouvert le gros livre de notre camarade Dommanget sans appréhension. L'auteur, militant syndicaliste irréprochable de la vieille Fédération de l'Enseignement, est aussi un historien consciencieux du mouvement ouvrier, et, dès son introduction il expose clairement son dessein.

« ...Il ne s'agit point, ici, du drapeau rouge de l'ancienne France pas plus, au reste, que des drapeaux rouges devenus avec des signes distinctifs, les emblèmes de différents peuples. Le présent livre est consacré uniquement au drapeau rouge du prolétariat et de la subversion sociale. Faire l'histoire, ou plutôt esquisser l'histoire du drapeau rouge équivaut donc à retracer partiellement l'histoire du prolétariat... L'histoire du drapeau rouge est liée si étroitement à l'hagiographie socialiste, à l'héroïsme, au sacrifice, au martyrologe de la classe ouvrière qu'elle prend, par la force des choses, le caractère d'une épopée. »

On peut considérer l'attachement à un drapeau comme un fétichisme puéril, mais il y a un fait historique : depuis 1848, le drapeau rouge est devenu, pour la fraction révolutionnaire de la classe ouvrière, un signe de ralliement dans les manifestations et les grèves, un symbole des revendications et des aspirations des prolétaires, et par là, un objet d'exécration pour les États bourgeois et les polices du monde entier. Quelle

que soit notre opinion personnelle à l'égard des drapeaux nous ne pouvons négliger ce petit morceau d'étoffe rouge cher à des hommes comme Proudhon, Bakounine ou Blanqui, et qui résumait l'idéal de tant de combattants anonymes des luttes sociales.

Certes il y eut en France et un peu partout dans le monde des exagérations enfantines. Dommanget, dans le dernier chapitre de son ouvrage, en donne bien des exemples savoureux et peut écrire : « On a parlé du fétichisme ouvrier à propos du drapeau rouge et du premier Mai. Le mot n'est pas trop fort. » Mais à « l'idolâtrie rouge » répond la « phobie rouge », et Dommanget fait l'historique de cette chasse au drapeau rouge pratiquée à la fin du siècle dernier ou dans les premières années du siècle actuel, par toutes les polices. Chasse symbolique, mais c'était l'idée qu'on traquait derrière le symbole, c'étaient des hommes de chair et de sang qu'on matraquait pour arracher de leur main le drapeau rouge.

**

Le livre de Dommanget ne se laisse pas résumer. Il faut le lire — et le relire ! — pour se rendre compte de l'immense travail de recherche accompli par l'auteur. Jamais, malgré l'abondance de renseignements, de citations, de références, une telle lecture n'est fastidieuse. Nous croyons connaître l'histoire du mouvement ouvrier, et nous constatons à chaque page combien notre connaissance est fragmentaire ou défaillante. *L'Histoire du Drapeau Rouge* se lit non comme un roman, mais pour reprendre le mot de Dommanget, comme une « épopée » ; épopée douloureuse, car le tragique l'emporte, et la marche en avant des ouvriers révolutionnaires est marquée de plus de deuils que de fêtes.

Je voudrais seulement insister sur quelques points, j'entends sur ceux qui m'ont particulièrement frappé.

Et tout d'abord les origines du drapeau rouge. Il apparut peut-être dans la Guerre des Paysans en Allemagne en 1525 ; il apparut certainement à Bordeaux en 1653 lors de la Fronde populaire connue sous le nom de l'Ormée. Mais ce sont là manifestations bien lointaines. Le drapeau rouge naît légalement le 21 octobre 1789, comme drapeau de la répression légale et de la loi martiale. En le hissant aux fenêtres de l'Hôtel de Ville de Paris, ou annonçant l'emploi de la force militaire pour réprimer les troubles et la municipalité de La Fayette et de Bailly, après avoir déployé le drapeau rouge, fit fusiller au Champ-de-Mars les citoyens qui réclamaient après la fuite de Varennes la déchéance de Louis XVI. C'est en 92 que l'idée se répandit de retourner « le petit torchon rouge contre ceux qui l'emploient » et de faire ainsi passer « le drapeau de mort, le drapeau du

courage » dans le camp de la révolution populaire.

A partir de la journée du 10 Août, les Jacobins étant au pouvoir, le drapeau rouge semble abandonné. Il ne fut même pas repris par Babeuf lors de la conspiration des Egaux, et il faut attendre l'insurrection qui suivit les funérailles du général Lamarque (1832) et l'insurrection de Lyon (1834) pour voir réapparaître sur les barricades le drapeau rouge.

Mais c'est en février 1848 que vraiment « les ouvriers de Paris prennent en général le drapeau rouge comme signe de ralliement ». Et le 25 février la question se pose : le drapeau rouge deviendra-t-il le drapeau national ? La foule envahit l'Hôtel de Ville réclamant le drapeau rouge et c'est là que se place l'épisode fameux de Lamartine haranguant le peuple. Un beau morceau d'éloquence et de brillante rhétorique ! Un chef-d'œuvre aussi de mauvaise foi « dépassant les bornes de l'impudence ». Lamartine, confondant deux drapeaux, le drapeau rouge du passé, celui des répressions légales, et le drapeau rouge du présent, celui des revendications ouvrières, trompait sciemment le peuple. Et le peuple « fut ébloui par le cliquetis des mots sonores et vides ».

Le gouvernement provisoire adopte, le 25 février, le drapeau tricolore. Une circulaire adressée aux Commissions du Gouvernement Provisoire dans chaque département précise :

« Le drapeau rouge est un appel à l'insurrection, le bonnet rouge retrace des souvenirs de sang et de deuil. C'est provoquer à la désobéissance aux lois et à la violence que d'arborer ces tristes emblèmes. »

**

Au cours de son étude, Dommanget est amené à préciser l'apparition du drapeau noir, le « futur drapeau de l'anarchisme ». Il semble que c'est en 1831 qu'il fut arboré pour la première fois : à Reims, à Lyon et à Grenoble. A Reims et à Lyon ce sont des ouvriers terrassiers réduits à la misère qui manifestent aux cris de : « Du travail ou la mort ! » Drapeau de deuil « soulignant que les travailleurs sont acculés à la mort s'ils n'ont pas de travail, parce qu'ils n'auront pas de pain ». Le drapeau noir réapparaît en 1848-1849 lors des troubles agraires dans diverses campagnes, et à Paris après la perte de l'Alsace-Lorraine : dans ce dernier cas il représente la détresse et le malheur de la nation.

Dommanget signale en passant que c'est le drapeau rouge qui fut arboré en 1876 lors du huitième congrès de la branche bakouniniste de l'Internationale et rappelle ce qu'écrivit alors James Guillaume : « Ce n'est qu'à partir de 1848 que le drapeau rouge prend sa signification contemporaine comme drapeau international de l'affranchissement des travailleurs. »

C'est en 1883 que le mouvement anarchiste prend de l'importance, et il semble que « la résurgence du drapeau noir doit beaucoup à Louise Michel ». Le drapeau noir apparaît dans la manifestation des sans-travail (9 mars 1883) et Louise Michel,

(1) Maurice Dommanget, *Histoire du drapeau rouge, des origines à la guerre de 1939*. (Editions Librairie de l'Etoile).



L'ILE CONCENTRATIONNAIRE

M. LAGUIONIE

devant la cour d'assises de la Seine, déclarait que « le caractère de la manifestation impliquait le port du drapeau noir, drapeau de la misère, drapeau des grèves plutôt que le port du drapeau rouge, cloué sur les tombes de la Commune ». Cependant les drapeaux rouges et noirs devaient figurer dans les manifestations ouvrières : même chez les anarchistes les opinions étaient divisées et « Louise Michel elle-même abandonna par la suite toute distinction entre les deux drapeaux émancipateurs ».

Cet électicisme ne fut pas du goût de Paul Lafargue qui, en 1900, fit l'apologie du drapeau rouge et condamna le drapeau noir « signe de deuil et emblème de l'anarchie » ! Cela n'empêcha pas, en 1904, lors des funérailles de Louise Michel, que des centaines de drapeaux rouges et noirs défilèrent dans Paris. Et dans toutes les grandes manifestations qui précédèrent la guerre de 1914, le drapeau noir était présent à côté du drapeau rouge.

Dommanget rappelle enfin que lors de la guerre civile d'Espagne « le sang des militants coula autant sous les plis non seulement du drapeau rouge, mais du drapeau rouge-noir du syndicalisme libertaire et du drapeau noir ».

**

S'il y a d'heureux mariages de couleurs, il en est d'autres qui font grincer les dents... Et Dommanget consacre quelques pages au confusionnisme du Front Populaire ! Il stigmatise la fraternisation du drapeau rouge et du drapeau tricolore et, à propos de la manifestation du 14 juillet 1935 à Paris, il écrit : « Par la volonté du Parti Communiste, et par la complexité du Parti Socialiste et de la C.G.T., cette démonstration, essentiellement prolétarienne dans sa composition et qui fut peut-être la plus forte démonstration de classe de l'histoire de France, marquait un recul du prolétariat sur ses positions idéologiques. » Drapeau rouge et drapeau tricolore, *Marseillaise* et *Internationale*, Jeanne d'Arc et « la police avec nous » : on connaît la conclusion de ces mascarades ! Il serait trop long de reproduire les singulières déclarations du secrétaire du Parti Communiste (*Humanité* du 30 juin 1936). Je laisse au lecteur du livre de Dommanget le soin de les lire *in extenso* ; de telles lectures sont nécessaires et édifiantes pour ceux qui auraient oublié les malpropretés du Parti Communiste et sa merveilleuse aptitude à retourner sa veste. Concluons avec Dommanget : « Dans le pays qui fut le berceau du drapeau rouge, il reste des vétérans irréductibles ou des jeunes débordant d'enthousiasme pour considérer comme une souillure son mariage avec le drapeau tricolore. »

**

Puissent ces quelques notes inciter nos camarades à lire et à méditer le livre de Dommanget ! Et, peut-être, regretteront-ils comme moi, l'absence d'un chapitre final. Dans son introduction Dommanget insiste sur le fait que « le drapeau rouge a conquis droit de cité sur une large partie du globe. Il est devenu l'étendard de nombreux pays du tiers monde et, après avoir été adopté

par la populeuse Russie, il est aujourd'hui l'emblème de la Chine, pays de 700 millions d'habitants ». Et il ajoute : « Bien mieux... le drapeau rouge est le premier et jusqu'ici le seul drapeau qui ait été déposé sur un autre astre que la terre », faisant ainsi allusion au spectaculaire exploit soviétique du 3 février 1966. Sautons 420 pages et nous lisons : « La guerre passée, le drapeau rouge allait redevenir pour le prolétariat universel l'image de la libération des masses exploitées et de l'unité du genre humain. Cette image, espérons-le restera impérissable. »

Vraiment ces lignes ne peuvent être la conclusion d'un tel livre. Qu'a de commun le drapeau rouge de Moscou ou de Pékin, le drapeau rouge des Premiers Mai militaires et des foules enrégimentées, avec le drapeau rouge des révoltes ouvrières ? Autant que, jadis, le drapeau tricolore, le drapeau rouge est déshonoré : c'est sous les plis du drapeau rouge, au nom de ce drapeau qu'ont été écrasés les marins de Kronstadt, les paysans de Makhno, les ouvriers de Budapest ! S'il est vrai que « le pavillon couvre la marchandise », le drapeau rouge couvre une singulière marchandise : inter-diction des grèves, syndicats domestiqués, parti unique, dictature de ce parti unique, assassinats individuels ou collectifs, déportations. Tous ceux qui, depuis un siècle, ont lutté et sont morts pour le drapeau rouge, luttèrent et moururent pour la liberté, contre l'oppression des Etats, des polices et des armées. Il n'y a rien de commun entre ce drapeau rouge et celui « qui a conquis droit de cité sur une large partie du globe ». Je sais bien que telle est aussi la pensée de Dommanget. Je n'en regrette que plus vivement l'absence d'un chapitre où cette nécessaire distinction eût été largement développée. Mais alors une conclusion s'impose : de même que la classe ouvrière a abandonné à son déshonneur le drapeau tricolore, elle doit renoncer au drapeau rouge. Séparation déchirante peut-être, mais nécessaire pour des raisons d'honnêteté et de clarté. Le drapeau rouge, ainsi que le Premier Mai, appartiennent au passé, un passé qu'ont définitivement enterré les fossoyeurs qui règnent à Moscou ou à Pékin. Faut-il alors changer de drapeau ? Ne pourrait-on s'en passer et renoncer une fois pour toutes aux emblèmes, insignes et fétiches ? Ce serait, je pense, la solution la plus sage. On roulerait à son tour le drapeau rouge des vieilles luttes dans « le linéol de pourpre où dorment les dieux morts » ; il resterait de lui des souvenirs exaltants, quelques chants, et le livre où Dommanget retrace magnifiquement son histoire intimement liée à l'épopée ouvrière.

P.S. — Je pense que les quelques lignes suivantes, extraites de l'ouvrage de Jacques Ellul : *Exègèse des nouveaux lieux communs*, intéresseront nos camarades et je les livre à leurs méditations sans y joindre le moindre commentaire :

« Au mois d'août 1965, M. Povlov, chef du Komsomol, critique sévèrement M. Khrouchtchev qui a enlevé l'idéal communiste aux jeunes, mais achève par cette péroraison : « Les jeunes doivent se pénétrer d'un sentiment sacré pour le drapeau, l'emblème national et les héros de la patrie socialiste. »

Pierre Lazareff, qui préside aux destinées de *France-Soir*, réalise chaque mois, en collaboration avec Pierre Desgraupes, une émission d'actualités pour la Télévision française, sous le titre « Cinq colonnes à la une ». Celle qui fut diffusée le 1^{er} décembre, sur la première chaîne, comprenait un reportage consacré à : *Cuba après la mort du « Che »*.

Cette séquence se voulait être un hommage à Ernesto « Che » Guevara, ce petit médecin argentin qui, venu des milieux péronistes, flirta un certain temps avec le trotskisme, avant de trouver dans la guérilla cubaine, contre la dictature de Batista, le terrain favorable à l'épanouissement de sa personnalité.

Le but unique de l'émission était de nous présenter des images de la vie à Cuba, après l'annonce de la mort du « Che ». Des quelques interviews réalisées dans la population, il ressort — et personne n'en semble douter à La Havane — que le docteur Guevara prendra place dans l'histoire, aux côtés de Bolivar et de José Martí. De quoi rendre jaloux Fidel Castro lui-même, qui n'avait certainement pas prévu cela !

La caméra nous a ensuite emmenés à l'île-des-Pins, devenue *l'île de la Jeunesse*.

« Le gouvernement, déclare naïvement le commentateur, fait de gros efforts en direction des jeunes ». Et nous voyons des jeunes gens travailler à la construction d'une digue. Nous apprenons qu'ils étaient dans la capitale, comptables ou employés d'administration, mais que, conscients de leur « improductivité », ils ont voulu se rendre utiles et venir à l'île-des-Pins. Puis on assiste au déroulement d'une série de cérémonies et d'activités qui ne le cèdent en rien à ce qu'offrirait l'hittérisme. A 5 heures du matin, lever et salut au drapeau, l'assistance étant figée dans une garde-à-vous impeccable. Puis gymnastique obligatoire. Suit le travail collectif aux mouvements bien ordonnés. A midi, repas pris en commun dans un réfectoire. Durant ce repas, pas de conversation entre voisins de table. On écoute en silence l'audition du dernier discours-fleuve de Castro qui diffuse un électrophone. Nous avons l'impression d'un dressage mental systématique. Ensuite, travail jusqu'au coucher du soleil.

Avant de regagner leurs bungalows de parpaings, sans la moindre fenêtre, les « volontaires » se répartissent en groupes de travail (Bolivie libre, Venezuela libre, etc...). On les voit reprendre longuement en chœur les slogans que commente un « aboyeur » spécialisé, cadre permanent du Parti, préposé à leur « instruction ». Et, s'il y avait une grande franchise dans les yeux du jeune Noir qu'interrogèrent les journalistes, on a tout simplement oublié de nous dire que l'absence de discrimination raciale n'est pas un apport du régime : cela existait déjà du temps de Batista, et même bien avant.

(suite page 4, 3^e colonne)

LA CRISE PERMANENTE DE L'ANARCHISME

IV

Gaston LEVAL

Quand je compare l'école philosophique libertaire à celles dont j'ai connaissance au long de l'histoire de la pensée humaine, je ne trouve d'exemple comparable que dans les écoles qui, dans la Grèce antique ont créé une lumière qui nous éclaire encore. Un Proudhon, un Bakounine, en Elisée Reclus, un Kropotkine, un Ricardo Mella dans une certaine mesure me rappellent un Anaximandre, un Héraclite, un Anaximène, un Epicure, un Leucippe ou un Démocrite, cherchant l'origine de la vie, s'évertuant à sonder la matière, fondant la science expérimentale en même temps qu'une philosophie de l'homme où l'éthique individuelle s'harmonisait avec le mécanisme du cosmos. Les fondateurs de l'anarchisme social et socialiste (je laisse à part les individualistes, qui en général ont tout gâté) ont suivi le même chemin. Toutes les connaissances, toutes les sciences, toutes les activités intellectuelles les ont attirés. Bakounine suivant pas à pas les découvertes de la physique, de la chimie organique, de l'astronomie (il énonçait des conceptions astronomiques qui valent encore d'être méditées), de la physiologie, de la psychologie, de la sociologie, etc. Elisée Reclus associant l'histoire et la géographie, toutes les manifestations de la vie tellurique et celles des hommes dans leurs activités fécondes, élaborant harmonieusement une culture humaniste universelle. Un Kropotkine écrivait dans *La Science Moderne et l'Anarchie* :

« L'Anarchie est une conception de l'univers basée sur une interprétation *mécanique* des phénomènes, qui embrasse toute la nature, y compris la vie des sociétés. Sa méthode est celle des sciences naturelles, et par cette méthode toute conclusion scientifique doit être vérifiée. Sa tendance est de fonder une philosophie synthétique qui comprendrait tous les faits de la nature, y compris la vie des sociétés humaines et leurs problèmes politiques, économiques et moraux ».

A cette ample vision des choses, à la fois philosophique et scientifique, qui continuait celle d'Auguste Comte et rappelait celle de Spencer, et celle des savants-philosophes ou philosophes-savants d'Athènes et de Millet, d'Abdère ou d'Agrigente, qu'opposent aujourd'hui ceux qui, dédaignant les grands fondateurs, prétendent redéfinir l'anarchie ? Voici quelques définitions que j'ai relevées récemment : « L'anarchie est un état d'âme » ; « l'anarchie c'est la simplicité » ; « l'anarchie est un mode de vie individuelle » ; « l'anarchisme, c'est avant tout l'éducation » ; « l'inorganisation est la plus pure expression de l'anarchie » ; « l'anarchie c'est le refus de toute autorité »... On en pourrait citer des douzaines, sinon des centaines, toutes plus étriquées, plus en retrait les unes que les autres par rapport à ce qu'écrivaient Kropotkine et Proudhon, que ces définisseurs feignent de mépriser parce qu'incapables de s'élever à la hauteur de leur pensée. Aussi ont-ils besoin de leurs interprétations propres, et toutes ces interprétations constituent une cacophonie dans laquelle la pensée qu'on prétend exprimer n'est plus qu'une mascarade de mots.

**

Naturellement cet appauvrissement de la pensée fondamentale devait provoquer celui des réalisations concomitantes. Les efforts nécessaires ne s'élevèrent pas à la hauteur de l'activité indispensable à des révolutionnaires voulant faire l'histoire, ou simplement à des réformateurs sociaux. Là encore, les incitations de ceux qui voyaient en profondeur ont échoué. Dans sa brochure *l'Anarchie*, écrite en 1894, Kropotkine définissait comme suit la tâche qui incombait aux adeptes du nouvel idéal :

« L'anarchiste se voit ainsi forcé de travailler sans relâche et sans perte de temps dans toutes ces directions. Il doit faire ressortir la partie grande, philosophique du principe de l'Anarchie. Il doit l'appliquer à la science, car par cela il aidera à remodeler les idées ; il entamera les mensonges de l'histoire, de l'économie sociale, de la philosophie, et il aidera ceux qui le font déjà, souvent inconsciemment, par amour de la vérité scientifique, à imposer le cachet anarchiste à la pensée du siècle.

« Il a à soutenir la lutte et l'agitation de tous les jours contre les oppresseurs et les préjugés, à maintenir l'esprit de révolte partout où l'homme se sent opprimé et possède le courage de se révolter.

« Il a donc déjouer les savantes machinations de tous les partis, jadis alliés, mais aujourd'hui hostiles, qui travaillent à faire dévier dans des voies autoritaires les mouvements nés comme révoltes contre l'oppression du capital et de l'Etat.

« Et enfin, dans toutes ces directions il a à trouver, par la pratique même de la vie, les formes nouvelles que les groupements, soit de métiers, soit territoriaux et locaux pourront prendre dans une société libre, affranchie de l'autorité du gouvernement et des affameurs. »

L'application de ce vaste programme ne pouvait-elle pas ériger l'anarchisme en une école de pensée qui par son importance aurait pénétré tant dans les ateliers et dans les usines que dans les laboratoires et les universités ? Ne pouvait-elle pas « modeler la pensée du siècle » dans une large mesure, ouvrant ainsi des horizons nouveaux à l'évolution de la société ? Mais au lieu de s'adonner à cette tâche, l'immense majorité des anarchistes, n'a retenu que l'agitation de tous les jours quand elle l'a retenue, et quand elle ne s'est pas perdue dans les spécialisations individualistes, esthétiques, pseudo-scientifiques, pseudo-philosophiques, anti-tabagistes, amour libriste (celle qui comptait le plus d'adeptes), végétariennes, crudivoristes, idistes, espérantistes, née-malthusiennes, etc, dont chacune avait sa ou ses chapelles et prétendait constituer une panacée pouvant résoudre tous les problèmes sociaux. Combien nous sommes loin de Proudhon, d'Elisée Reclus et des autres ! Et n'avons nous pas raison de dire que la crise de l'anarchisme date de l'apparition de l'anarchisme lui-même ?

**

Il est un autre fait que j'ai constaté depuis longtemps, et contre lequel j'ai aussi réagi sans que je puisse me faire d'illusions sur les résultats de mon attitude. C'est le complexe de supériorité qui caractérise l'immense majorité des anarchistes. Pour l'anarchiste moyen, son idéal est le plus élevé, et surtout sa pensée constitue l'interprétation la plus juste, la plus indiscutable des problèmes qu'elle résout dans l'ordre théorique. La simple adhésion à l'anarchie leur donne donc, d'emblée, comme l'adoubement faisait un chevalier au Moyen Age, une supériorité indiscutable qui les place en toutes choses au-dessus de l'ensemble des autres hommes. Il en résulte qu'ils peuvent se prononcer sur ce qui se rapporte à la société, à un très grand nombre de connaissances, de disciplines intellectuelles, des problèmes humains vastes et complexes sans même les étudier.

Non pas qu'ils soient guidés par la foi, ce qui est une explication quand il s'agit de croyants illuminés par une révélation divine. Tout simplement il semble que l'adhésion à l'anarchie les ait mis en possession de toutes les lumières possibles. Cela explique en grande partie pourquoi la plupart des anarchistes n'étudient pas même leurs propres auteurs, ignorent la pensée théorique de Proudhon, de Bakounine, de Kropotkine et autres, ignorent même, la plupart du temps, que ces auteurs, et d'autres, en aient une. L'étudier, y adhérer peut-être serait renoncer à la leur, et — nous croyons l'avoir déjà écrit — l'anarchiste, sauf de rares exceptions, croit presque toujours trouver dans sa pensée propre la sagesse et une espèce de science faite de révélation *sui generis* qui lui permettent de trancher en tout et sur tout ce dont il s'occupe. On pourrait, par exemple, écrire des pages du plus haut comique sur l'attitude d'innombrables ennemis de la médecine officielle, qui condamnaient les conceptions pasteuriennes et tous les postulats de la science médicale, et se basant sur le naturisme auquel ils ne comprenaient rien le plus souvent répudiaient ce que des milliers de spécialistes et de savants travailleurs et consciencieux déduisaient de recherches acharnées. Combien ces guérisseurs naturistes et fanatiques ont-ils tué de malades, il serait difficile de l'établir. En tout cas, ils n'ont jamais désarmé, et se sont toujours crus supérieurs, malgré leur ignorance, à tous les allopathes et homéopathes du monde.

Dans le mouvement anarchiste, et son prétexte d'égalité des droits, un illettré souvent par réaction d'amour propre, se considère autant qu'un savant, et même n'hésite pas à le houspiller.

Ne serait-ce que parce qu'il en est résulté une foire aux vanités et une suffisance irrépressible, je considérerais nécessaire de renoncer à un mot qui situe les hommes au-dessus des autres. J'éprouve le besoin d'une certaine humilité, qui me maintienne sur le plan commun des hommes, qui me permette de sentir en mon cœur fraternel l'humanisme profond de la fraternité. Ceux qui se situent au-dessus des autres, quelles qu'en soient les raisons, fussent-elles celles de la supériorité d'un idéal, s'en séparent et ont normalement tendance à les mépriser. Telle est l'attitude de la plupart de ceux qui ont été anarchistes, et qui le demeurent en eux-mêmes : ils méprisent le « troupeau » de leurs semblables. Ce n'est pas avec cette mentalité qu'on sert le progrès de l'humanité.

SUR CHE GUEVARA

DES LIVRES POUR VOUS

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs :

PSYCHANALYSE du MARXISME, œuvre maîtresse de Mathilde Niel.

Ce livre est une des critiques documentées, les plus serrées et les plus substantielles du marxisme qui aient été écrites dans un esprit novateur et de dépassement philosophique. Il apporte en même temps une pensée originale et féconde qui enrichit la philosophie libertaire et contribue à l'élaboration d'un humanisme intégral.

225 pages, une excellente impression, 13,90 F franco (nous prenons à notre charge les frais d'expédition).

PAGES CHOISIES, d'Ernestan.

Ernestan, qui fut une des meilleures valeurs de la pensée libertaire internationale dans la première moitié de ce siècle, a publié une série d'études qui ont paru en brochures et où s'exprime une pensée cohérente originale et systématiquement développée. Sur bien des points, il a développé et actualisé cette pensée. Ses différents écrits : **Valeur de la liberté, Le Socialisme contre l'autorité, Socialisme et humanisme**, constituent, comme le livre de Mathilde Niel, mais en envisageant les problèmes sous des aspects différents, un apport fondamental et rénovateur, dans la recherche des valeurs nouvelles et de l'orientation nécessaire à l'épanouissement d'un véritable socialisme.

Edité par la Collection « Comprendre », 192 pages, 6,70 F franco.

U.R.S.S., UN ETAT PATRON TOUT PUISSANT, par Zemliak. 192 pages, 8,70 F franco. Etude pleine d'une documentation puisée aux sources et dans les publications officielles, où les innombrables citations, avec leurs dates, leurs références, les noms d'auteurs et l'exposé méthodique qui en est fait constituent un réquisitoire prononcé ou écrit par les porte-parole du régime totalitaire russe eux-mêmes, et montrent de façon irrécusable ce qu'il ne faut pas faire si l'on veut instaurer le socialisme, c'est-à-dire la justice sociale dans la liberté.

Tout combattant pour une humanité meilleure, tout homme épris de vérité doit connaître les révélations dont ce livre déborde.

L'HUMANISME LIBERTAIRE, par Gaston Leval. Synthèse sociologique et théorique de l'école humaniste représentée par nos « Cahiers ». La lecture en est indispensable à ceux qui comprennent la nécessité de mettre à jour et de rénover notre argumentation théorique et la définition de nos buts. Franco, 3,60 F.

Celui qui meurt pour les idées qu'il croit justes mérite le respect. Mais cela ne signifie pas que, si nous rendons hommage à sa mort, nous le rendions aussi à sa vie, ou à ce qu'il a pu commettre dans sa vie.

Che Guevara s'est fait tuer dans les montagnes de Bolivie en se battant pour les Indiens parqués depuis la conquête espagnole sur les hauts plateaux des Andes, à trois ou quatre mille mètres d'altitude, où le climat même provoque un appauvrissement vital, qui, se joignant à une misère physiologique inimaginable, représente la tragédie la plus poignante que vivent les populations de toute l'Amérique du Nord et du Sud.

A ce titre, nous ne lui marchandons pas notre considération. Mais, lorsque nous parlons d'un homme qui fut un lutteur, nous ne pouvons pas ne prendre que la dernière partie de sa vie.

Avant de partir de Cuba, à conséquence de ses désaccords avec Castro, Che Guevara avait été dans ce pays un des piliers du régime qui y sévit actuellement. C'est en partie par son œuvre que l'économie avait été démantelée (il avait lui-même reconnu ne rien connaître en cette matière, et qu'il s'en instruisait en exerçant ses fonctions de ministre). La conséquence fut que l'industrie périclita en grande partie, ce qui eut des répercussions désastreuses pour la population des villes, et que l'agriculture, malmenée par des essais contradictoires, connut aussi des difficultés dont la population est encore victime.

En outre, et avant tout peut-être, Che Guevara collabora à l'instauration de la dictature castriste exercée sur le peuple au nom du peuple — comme toujours — et qui est telle que si la possibilité de partir était assurée librement, la moitié au moins des habitants de l'île émigreraient. Nous nous sommes référés à plusieurs reprises à cette situation qui aurait été évitée si Castro, Guevara et leurs amis avaient respecté l'esprit profondément libéral du régime qui avait commencé à s'instaurer après la chute du régime de Batista.

Que Guevara fût sincère, nous n'en doutons pas. Mais devant l'histoire, la sincérité ne suffit pas pour justifier certains actes et exalter la mémoire d'un homme. Torquemada aussi était sincère, nombre de réactionnaires le sont, de nombreux fascistes le furent. Cela ne nous empêche pas de condamner leur comportement. Quand la sincérité s'attaque à la liberté et à la vie des hommes, nous défendons la liberté et la vie des hommes contre la sincérité. La bonne foi n'est pas un critère suffisant pour rallier notre suffrage.

Dernière considération : un camarade nous écrit en préconisant l'organisation de « guérillas » en Amérique du Sud, en Es-

pagne et ailleurs. Justement Régis Debray, qui vaut peut-être mieux que ceux qui en font en drapeau pour servir leurs intérêts de parti, vient de dire que « la lutte avait été entreprise trop tôt » par les guérillas d'Amérique centrale, car les paysans n'étaient pas prêts à la comprendre. Cela a provoqué des échecs à peu près partout, et le massacre de ceux qui, comme Che Guevara, se sont lancés au combat. Les gouvernements réactionnaires ne peuvent demander mieux que ces combats où ils l'emportent régulièrement.

Il ne fallait pas être devin pour savoir que les résultats ne pouvaient être autres. Et, quoi qu'il en soit, nous nous abstenons de recommander l'organisation d'entreprises où des hommes risquent leur vie si nous n'y participions pas nous mêmes.

(suite de la page 1)

autres nations occidentales, pourquoi leur pays doit être maintenu en tutelle par un pouvoir dictatorial, pourquoi la liberté de pensée, la liberté politique, la liberté d'organisation n'existe pas chez eux alors qu'elle existe en France, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, etc...

Ainsi la révolte fait-elle son chemin. Et il sera bien difficile à Franco de l'étouffer. Il a pu comprimer des forces explosives qui n'en éclatent maintenant qu'avec plus de violence. Le régime né de la guerre aura bientôt fait son temps.

L'Espagne est mûre pour de nouvelles libertés. Puissent-elles ne pas être escamotées par de nouvelles dictatures que préparent aussi, dans l'ombre, d'autres totalitaristes...

ADMINISTRATION — Abonnement annuel : France : 8 F. - Etranger : 10 F. - L'exemplaire : 0,70 F.

Demandes et mandats à : **Mme Luce OTTIE - 21, rue des Mathurins, BIEVRES (Seine-et-Oise) - C.C.P. Paris 5935 - 17**

DIRECTION — Gaston LEVAL - 33, boulevard Edgar-Quinet, PARIS (14^e)

Le directeur-gérant, **Gaston LEVAL**

idi, Argenton, Indre - Dépôt légal 4^e trimestre 1967